

Henri Meschonnic

par Régine Blaig

A Anne Mounic
Chelles, le 31 janvier 2010

- 220 -

Chère Anne,

Vous m'avez demandé d'ajouter quelques lignes à ces poèmes d'Henri.
J'avoue me sentir intimidée tant l'écriture n'est pas mon habitude.

Je peux vous raconter la façon dont Henri se laissait aller au poème lorsqu'il était dans son bureau. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il était saisi par le poème ou envahi. Je précise le bureau, c'est-à-dire à la maison. Il pouvait aussi bien écrire dans un bar, dans le train, en voiture au feu rouge ou à certains arrêts. Mais alors c'était différent.

Nos tables se font vis-à-vis. Sitôt la tête levée nous étions chacun dans le regard de l'autre. Je remarquais donc qu'Henri cessait son activité du moment : lecture, écriture, il posait son crayon ou son stylo, puis se rejetait dans le fond de son fauteuil en fermant les yeux. C'était comme s'il avait besoin de repos. Son visage était détendu, il était calme. Je n'ai jamais essayé de l'interrompre dans ces moments. Tout cela se faisait en silence. La durée de cet état était variable.

Il finissait par se redresser très lentement, ne me regardait pas, prenait bic, crayon ou stylo, ce qui se trouvait sous sa main et se mettait calmement à écrire sur le premier papier qu'il trouvait sur sa table. Petit carré de pense-bête, feuille normale ou reste de papier blanc. Il était pris par l'écriture, comme si c'était pour la rédaction d'un texte qu'il connaissait déjà. Sans un mot, le visage immobile. La plupart du temps, après avoir regardé ce qu'il venait d'écrire, il reproduisait la même séquence pour écrire à nouveau. Puis il rangeait son papier et se remettait à son activité précédente. Il me disait alors : « Tu sais, je crois que je viens d'écrire un poème ».

Nous avions pris l'habitude qu'il me lise ce qu'il avait écrit, à voix haute. Mais toujours après un temps de repos, un temps où une distance pouvait être prise. Relire de plus loin. Comme font les peintres qui d'abord retournent leur tableaux puis les regardent au moyen d'un miroir pour prendre de la distance.

Puis quelque temps après, cela pouvait être le jour même ou plusieurs jours après, il m'en proposait la lecture. Je me rends compte que nous n'avons jamais parlé de tout cela ensemble. Je ne lui ai jamais posé de question sur ce qui se passait dans ces moments.

Il me le lisait, de la voix qu'on lui connaît, qui a parfois été enregistrée, comme lui seul peut lire. Je demandais une deuxième lecture, hors du charme, pour pouvoir juger, faire des remarques. J'en faisais beaucoup moins que



dans les premières années. Souvent, il écrivait d'un seul jet, ce qui l'étonnait à chaque fois. Puis, nous bavardions autour du poème. Il me demandait : « tu crois que c'est un poème ? ». Il lui arrivait aussi de dire : « je ne sais plus ce qu'est un poème ».

- 222 -

Parfois, je lui demandais de m'expliquer certains passages. Rien n'était évident. Il me donnait l'impression d'inventer des commentaires. Il restait longuement pensif avant de parler avec hésitation. Sans doute ce qu'il disait n'était pas la seule réponse possible. Ce qui m'a fait comprendre la pluralité du sens du poème. C'est ce qui fait que, reprenant un recueil de poèmes, je n'ai pas la même impression qu'aux lectures précédentes. Chaque lecture porte avec elle un sens nouveau. Les moments forts se déplacent. Un recueil est mobile, il bouge et il fait bouger ce qu'on en reçoit. Il aimait à parler de « l'activité du poème », ce que le « poème fait », qui à chaque fois est autre chose, ailleurs.

J'ai essayé de raconter un des instants qui ont fait notre vie. Dites-moi ce que vous en pensez, sans ménagement.

Je vous embrasse bien amicalement,

Régine

